



JENNIFER AHERN

NOBLESSE DÉCHIRÉE TOME 3

LE CLAN  
DES PRINCES

Libre  Expression

JENNIFER AHERN



NOBLESSE DÉCHIRÉE TOME 3

LE CLAN  
DES PRINCES

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media



## *Émoi nocturne*

Bien qu'endormi, le château de Montcerf n'était jamais silencieux. Dans le grand âtre de la salle basse, les braises vives éclataient et leur crépitement résonnait jusque dans l'escalier en colimaçon. Les fenêtres cloisonnées vibraient sous les secousses du vent ; tandis que, sur le chemin de ronde, les rafales serpentaient entre les créneaux en produisant de puissants sifflements. Marguerite poussa un petit soupir et rabattit les couvertures. À ses côtés, son mari, Xavier, maugréa dans son sommeil. Les orteils de Marguerite tâtonnèrent la surface froide du sol, avant de se lover dans des chaussures en cuir souple. Elle se glissa hors du lit. Le couloir était désert, vide de cette ambiance remuante qui peuplait la journée. À la lueur d'une simple chandelle, la demeure de Razès était lugubre. Les pierres, qu'on avait puisées dans le ventre d'un volcan du centre de l'Auvergne, paraissaient presque noires. Les premiers seigneurs les avaient choisies pour leur solidité. Au siècle précédent, les guerres étaient fréquentes et le premier rôle du château était de protéger ses habitants. À présent, ses fortifications s'avéraient désuètes, ses occupants recherchant surtout le confort et l'agrément. Marguerite pénétra dans la salle commune. Durant le jour, cette vaste pièce s'emplissait des allées et venues de la maisonnée. C'était en quelque sorte le cœur de la demeure comtale. Pour la famille de Razès, c'était d'abord le lieu où l'on se rassemblait pour prendre les repas. Marguerite poursuivit son chemin jusqu'à la chapelle où, quelques jours plus tard, son fils Nicolas se marierait. En prévision de la cérémonie, l'autel et les murs avaient été parés de fines étoffes. La lumière des lampions

révélaient le contraste entre leur blancheur immaculée et l'obscurité du plafond en arcade. Elle déposa son bougeoir et s'assit sur un banc. La fraîcheur du bois, qui pénétrait à travers le tissu de sa chemise de nuit, la fit frissonner. Il faisait toujours froid dans la chapelle, quelle que fût la saison. Elle se remémora les regards méfiants qu'elle avait lancés à la voûte et à sa fresque moyenâgeuse pendant que le prêtre avait prononcé les paroles sacramentelles qui l'avaient unie à Xavier pour toujours. Elle aurait préféré se marier à l'église du village. À l'inverse, son mari nourrissait une inconcevable affection à l'égard de ces peintures religieuses, où figuraient anges et animaux mythiques ; affection qu'elle comprenait mieux aujourd'hui : il s'agissait d'honorer les traditions des seigneurs de Montcerf. Cet attachement à son héritage, Xavier l'avait transmis à son fils, qui mettait la même fierté à reproduire les coutumes de ses ancêtres. Par ailleurs, Marguerite devait bien l'admettre, elle se réjouissait d'assister à l'union de Nicolas et d'Aude sous son toit, parmi les siens. En outre, la châtelaine espérait que le caractère intime de la cérémonie imposerait le respect aux nobles de la région qui, depuis des mois, colportaient des rumeurs à propos de la fiancée. Le fait qu'elle-même avait reçu un accueil similaire, dix-huit ans plus tôt, ne faisait qu'accroître son malaise. Cette fois-là, c'était elle, l'étrangère au passé douteux. Elle avait supporté les médisances en se promettant d'être une châtelaine exemplaire à tout point de vue. Le pari, elle l'avait gagné sans équivoque, mais cela ne la dégageait pas de son devoir de comtesse : convier ces hobereaux aux noces de son aîné. Xavier tenait au caractère formel de la célébration, et elle aurait été bien en peine de le contredire. Il ne s'agissait pas seulement d'un mariage, mais bien aussi de transmettre le titre de comte à leur descendant. Puisque la tradition française voulait que les héritiers n'obtiennent le titre qu'à la mort des parents, leur intention avait suscité nombre de réactions. L'événement était exceptionnel ! Xavier espérait que cela préviendrait les médisances quant à l'ambiguïté de la naissance d'Aude. Quant à Marguerite, son réel souci était le bonheur de Nicolas. Elle espérait que tout serait à la hauteur de ses attentes.

Non seulement elle avait planifié la fête par le menu détail, mais elle avait également brodé, avec Oksana, une grande partie de la toilette de la mariée.

Dès le lendemain, les futurs époux se prépareraient pour la cérémonie. La maisonnée était fébrile. Marguerite, même si elle contenait son émoi, ne l'était pas moins. Ce surcroît d'excitation nuisait à son sommeil et elle se réfugiait, ici ou dans le petit salon, dans ses pensées. Tant d'événements s'étaient produits, et en si peu de temps : l'arrivée d'Aude et d'Oksana, puis la naissance de sa fille, Anne-Marie ; les derniers mois lui avaient fait l'effet d'un tourbillon tumultueux duquel elle émergeait à peine. Elle considérait les épousailles comme une étape symbolique au-delà de laquelle la vie redeviendrait paisible. Un sourire se dessina sur ses lèvres : ce n'était pas tout à fait la vérité. Tout ne serait pas calme, puisqu'il avait été décidé d'entreprendre d'importants travaux d'agrandissement du château. Le projet représentait un défi de taille, et bien que certaines difficultés d'approvisionnement se dessinassent déjà, cette perspective enthousiasmait Xavier et Nicolas. Nul doute que le parterre serait bientôt couvert d'échafaudages.

Toute à ces réflexions, Marguerite ne perçut pas le premier grattement. Petit à petit, le bruit s'intensifia. Le son s'apparentait à celui du métal sur la pierre. La châtelaine leva la tête vers les fenêtres percées dans le mur. Dehors, le vent soufflait violemment. Les bourrasques avaient probablement déplacé un objet qui frottait contre la paroi rocheuse de la tour. Marguerite remarqua que les lumignons situés dans les enfoncements tremblaient. De toute évidence, une averse se préparait. La porte de la chapelle grinça. La comtesse se dressa aussitôt. « Qui peut bien visiter la chapelle en pleine nuit ? » se demanda-t-elle. Avec stupeur, Marguerite vit apparaître une silhouette toute blanche. Un frisson fit dresser ses cheveux sur sa nuque.

— Madame la comtesse ? murmura une voix sortant de la pénombre.

La châtelaine reconnut, avec soulagement, le timbre mélodieux d'Aude.

— Bonsoir, Aude, répondit-elle avec un sourire figé.

Marguerite chercha un commentaire spirituel, qui dissimulerait la gêne qu'elle ressentait à se faire surprendre dans sa promenade nocturne.

— Vous m'avez fait bien peur, dit Aude en faisant quelques pas. J'ai cru que... Enfin, je suis rassurée de voir que c'est vous.

Marguerite fut tentée de lui faire la même remarque, mais se contenta de hocher la tête. Une imagination fertile pouvait prêter à leurs robes de nuit des allures de linceul.

— Vous n'arriviez pas à trouver le sommeil ? demanda-t-elle avec empathie.

La châtelaine pouvait aisément concevoir les émotions que devait ressentir la jeune femme à la veille de son mariage. Pour Aude, qui n'avait pas été élevée dans l'aristocratie française, devenir comtesse représentait un changement de vie majeur.

— Hum, je me demandais à quoi ressemblait cette partie du château, la nuit, éluda la jeune femme en promenant son regard sur le plafond. La voûte paraît encore plus vaste, je n'en vois pas le fond.

Le fait que la future comtesse de Razès se retrouvât dans la chapelle au même moment qu'elle suscita chez Marguerite une sorte d'attendrissement nostalgique. Aude apprivoisait ce lieu ancestral, qui serait dorénavant le sien.

— Et puis ? Quelles sont vos impressions sur la demeure ?

Aude tritura le bord de sa manche avant de répondre. Ces gestes candides, associés à sa blondeur lunaire et à sa silhouette délicate, la faisaient passer pour fragile. Marguerite n'avait pas mis beaucoup de temps à comprendre que, sous des dehors dociles, la promise de Nicolas était plutôt de nature intrépide et assurée.

— Je crois que je la préfère dans la noirceur, répondit Aude d'un ton romanesque. Ces pierres sont vénérables. On se croirait dans un des contes de Marthe.

Marthe, la vieille nourrice de Nicolas et d'Élisabeth, avait décidé d'initier la nouvelle venue à ses histoires folkloriques. C'était sa façon de souhaiter la bienvenue à sa future châtelaine.

— Pour ma part, j'avoue que j'ai mis plusieurs années à m'y faire, confia Marguerite. Mais, avec le temps, je m'y suis attachée.

Aude demeura silencieuse un bref instant. La pluie s'abattait sur les carreaux des fenêtres.

— Marthe m'a raconté que la grand-mère de Nicolas n'avait jamais été bien ici. Elle trouvait cela triste et froid. Imaginez, passer sa vie dans un endroit qui nous chagrine...

— Certes, elle était de tempérament mélancolique. Mais je doute fort qu'elle ait été aussi malheureuse que nos gens se plaisent à le rapporter. Si vous...

— Madame de Razès, regrettez-vous que Nicolas se soit détourné de ses ambitions militaires ? interrompit Aude.

Marguerite eut l'impression que la question était sur ses lèvres depuis longtemps.

— Bien sûr que non. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Je sais que vous avez donné votre bénédiction à ce mariage. Mais il m'arrive parfois de craindre de ne pas avoir les... dispositions nécessaires pour être comtesse.

Marguerite considéra la jeune femme assise près d'elle. Aude était au printemps de sa vie. Comment pouvait-elle lui résumer en un trait ce qu'elle avait mis des années à comprendre ?

— Nicolas a pour vous des sentiments profonds, et je ne doute pas que vous l'aimez en retour. À vous deux, vous saurez vous compléter et vous épauler. C'est ce qui importe avant toute chose.

Aude pencha sa tête en émettant un long soupir. La châtelaine n'aurait su dire si sa réponse adoucissait les tourments qui l'agitaient. Elle posa sa main sur le bras de celle dont son fils était épris. Ce geste, empreint de sollicitude et d'affection, parut agir sur la jeune femme, qui se détendit.

— Je vais retourner à ma chambre, annonça Marguerite avec douceur. Ne vous peinez pas avec toutes ces réflexions.

Sur ce, elle s'éloigna lentement, l'averse étouffant le bruit de ses pas. Demeurée seule, Aude scruta la pénombre, s'attardant sur l'autel. Certes, la chapelle était de dimensions modestes. Elle ne se comparait pas aux églises de Paris, dont certaines pouvaient

réunir autant de fidèles qu'en comptait un quartier. Mais l'endroit revêtait une signification auquel rien, pas même la cathédrale de Notre-Dame, ne se comparait. Elle se leva et effleura le dessus de la table. C'est ici qu'elle deviendrait la femme de Nicolas de Razès. Elle, la cantatrice, la fille de courtisane. Elle avait peine à croire à son bonheur. Quelques mois plus tôt, un tel dénouement aurait bel et bien appartenu au royaume des rêves. Voilà pourquoi elle aimait tant ce château. C'était une demeure de princesse. Sur le chemin qui l'avait conduite ici, Nicolas le lui avait décrit avec force détails, si bien qu'il lui semblait avoir déjà bâti un lien solide avec Montcerf. Son regard s'attardait aux ornements religieux qui brillaient sous l'effet des lampions, quand soudain un mouvement capta son attention. Quelque chose avait bougé à la fenêtre.

« Il y a quelqu'un là, dehors », s'étonna Aude.

Attirée tel un aimant, elle approcha son visage de l'ouverture étroite et se leva sur le bout des pieds. C'est alors qu'elle entendit un grincement. On aurait cru de la ferraille qui heurtait la roche. Aude étira le cou. Son angle de vision étant limité par l'épaisseur de la muraille, elle ne pouvait distinguer qu'une toute petite partie de la cour. Le bruit recommença de plus belle. Il y avait assurément quelque chose de sinistre dans ce crissement sec et rythmé. Domptant son appréhension, elle saisit un tabouret et grimpa dessus. Dehors, il faisait nuit noire. La pluie ruisselait sur la surface lisse et déformait sa vue. Le tintement métallique provenait de la droite. La jeune femme tentait de percer la pénombre à la recherche de ce qui avait attiré son attention plus tôt. Tout à coup, une faux s'abattit juste sous ses yeux. Aude poussa un cri d'effroi et s'agrippa au mur pour ne pas tomber. Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Tétanisée, elle tâchait de rassembler ses esprits. Il y avait bien une personne, là dans la tempête.

« Allons, ce doit être l'effet du vent », tenta-t-elle de se convaincre tout en secouant sa tête blonde. Mais il n'y avait qu'un bras qui puisse planter une faux dans la terre. « À moins que ce soit... Non, franchement, tu ne vas pas croire à ces histoires de fantômes ? »

Plus tôt, quand elle avait aperçu la robe blanche de Marguerite, elle avait bien cru qu'il s'agissait de l'apparition d'Adélaïde de Razès, l'ancienne comtesse de Montcerf. Elle avait eu la présence d'esprit de ne pas en souffler mot. Qu'aurait alors pensé d'elle la mère de Nicolas ? Aude retrouva son calme. Décidément, les contes de la nourrice excitaient son imagination. Elle distinguait toujours un grincement ténu, qui se faisait entendre à travers les lourdes pierres. Pour son oreille exercée à la musique, il ne faisait aucun doute qu'il y avait une cadence dans le son de ce phénomène insolite. Tout en se disant qu'il serait plus sage de regagner sa chambre, la jeune femme descendit du tabouret et se rendit à la porte qui menait dehors. Un seul coup d'œil lui suffirait pour satisfaire sa curiosité. Elle fit jouer la clé dans la serrure et poussa de toutes ses forces pour ouvrir le battant. Le vent, ainsi invité dans la pièce, se libéra, plaquant sa chemise contre sa peau. Aussitôt, la chapelle se trouva plongée dans l'obscurité. Elle avisa avec circonspection l'eau boueuse qui s'était amassée devant la porte. « Non, vraiment, ce n'était pas raisonnable de mettre le pied dehors par un temps pareil », se dit-elle. Néanmoins, elle tendit l'oreille.

Le son s'élevait avec plus de clarté. Aude souleva sa robe de nuit et enjamba la flaque brune. Une volée de gouttes glacées la frappa et lui arracha un glapisement. Le temps s'était refroidi considérablement avec l'averse. Prudemment, elle gravit la pente du terrain. « Plus que quelques pas à faire », s'encourageait-elle. La chapelle étant située dans une tour d'angle, Aude suivit la courbe du mur en direction de la fenêtre qui avait constitué son point d'observation. Lorsqu'elle prit conscience que le bruit s'était tu, elle était déjà loin de la porte. À terre, à moitié enfouie dans la boue, se trouvait la faux. Aude n'y prêta pas attention, car ses yeux étaient rivés sur une forme imposante dressée devant elle : un visage d'une pâleur spectrale semblait flotter au-dessus du sol, alors qu'un vêtement sombre ondulait dans le vent. Aude aurait voulu parler, mais une peur infantile la paralysait. Deux orbites la regardaient fixement. Puis, la silhouette se mit à bouger,

lentement. Interloquée, Aude vit les ténèbres recouvrir l'apparition, la rappelant au monde qu'elle avait quitté pour un bref instant.

— La comtesse ! articula la jeune femme, de ses lèvres exsangues.

Avançant un pied d'un mouvement incertain, qui la déséquilibra aussitôt, elle glissa dans la vase et se retrouva sur le dos. Bouleversée, tant par sa chute que par la rencontre, elle s'appuya maladroitement sur ses coudes pour tenter de se redresser. Un éclair déchira le ciel tumultueux. La jeune femme battit des paupières. La pluie inondait son visage. Peinant et jurant, elle se redressa enfin.

« Incroyable », pensa-t-elle.

L'apparition avait bel et bien disparu. Elle tendit un bras vers la faux qui avait servi à percuter la roche et qui n'avait dès lors plus rien de menaçant. C'était un banal instrument avec lequel les paysans tranchaient le blé. Aude considéra l'assemblage de mortier et de pierres qui formait la paroi de la tour. La surface était intacte. Assurément, il ne pouvait s'agir que du fait d'un fantôme ! Elle hésita avant de reposer l'outil. Il était préférable de ne pas attirer l'attention sur son escapade nocturne. Sa sortie, si elle était découverte, ne manquerait pas de provoquer des commentaires. La jeune femme regagna l'entrée de la chapelle en grelottant. C'est là qu'elle prit pleinement conscience de l'état lamentable de sa mise. Ses jambes, sa chemise, ses cheveux étaient imprégnés de boue. Combattant cette déconvenue par un gloussement, Aude se rendit aux cuisines. Les lieux étaient déserts, fort heureusement. Dans cette pièce, il y avait toujours une réserve d'eau fraîche pour la toilette du matin et pour la préparation des repas. Dans un recoin, elle retira soigneusement son vêtement et entreprit de se nettoyer. L'eau tempérée lui faisait le plus grand bien. Elle repensa à ce qu'elle avait vu, à la femme qu'elle avait vue. Car elle était convaincue qu'il s'agissait de feu la comtesse de Razès. Elle savait peu de choses sur la pauvre âme, mais elle l'avait déjà vue en peinture et avait reconnu son

visage. En vérité, les domestiques du château en parlaient très rarement. Il y avait une aura sinistre autour de son trépas. Aude frémit. Ses pieds nus étaient transis, et elle était impatiente de regagner le confort de son lit. Elle toucha sa chevelure poisseuse, puis décida qu'elle se laverait convenablement le lendemain. Sa chemise souillée lui tira une grimace de dégoût. Elle ne pouvait l'enfiler à nouveau. Or, la perspective de se promener nue par les couloirs ne l'enchantait pas davantage. Elle résolut la question en attrapant un morceau de toile qui servait de tablier à une des servantes. Petite et particulièrement menue, elle parvint aisément à s'en couvrir le haut du corps, jusqu'au début des cuisses. Satisfaite de sa trouvaille, elle prit le chemin de sa chambre. Le jour ne se lèverait pas avant plusieurs heures. Et assurément, les habitants du château dormaient sur leurs deux oreilles. « Et lui ? Dort-il ? » songea Aude. Dans la pénombre, ses yeux se mirent à briller ardemment. Quelques heures encore la séparaient de son mariage avec Nicolas de Razès. Maintenant que ce moment était imminent, l'attente lui pesait encore plus fort. N'avait-elle pas dû supporter, avec patience et tempérance, ces longs mois durant lesquels ils avaient partagé le même toit sans jouir d'une véritable intimité ? Animée du désir d'acquérir l'estime de sa nouvelle famille, elle avait compris que si on leur imposait cette distance, c'était moins par pure conviction que pour servir les apparences. Ni le comte ni sa femme n'ignoraient que Nicolas et elle s'étaient adonnés à l'amour charnel ; en principe, cette union devait constituer la réparation de son honneur bafoué. Un air de béatitude imprégna le visage de la jeune femme. Bien qu'elle n'eût pas orchestré cette incartade, fruit d'une attirance réciproque et de leur nature impulsive, elle n'était pas moins ravie de la tournure des événements. Et cela, elle s'était bien gardée de le révéler à quiconque, terrorisée à l'idée que l'on lui attribue de fourbes ambitions.

— Aude ?

Interdite, la demoiselle se retourna vivement. Devant elle se profilait la silhouette d'Élisabeth, la sœur de son fiancé. Le

regard soupçonneux, sous le bonnet de nuit, ne trompait pas. Aude choisit tout de même de l'ignorer.

— Bonsoir, Élisabeth, chuchota-t-elle en serrant les pans de son vêtement de fortune.

— Que faites-vous dans cette mise ? dit celle-ci, choquée.

Il fallait bien qu'elle tombe sur l'unique personne avec laquelle elle n'avait jamais pu, à ce jour, tisser de liens.

— Je... j'allais me coucher, bredouilla-t-elle en faisant un pas en direction de sa chambre, qui était tout à côté. Je vous souhaite le bonsoir.

— Pardieu, c'est le tablier de Bertrande ! s'exclama Élisabeth, scandalisée.

Sa voix outrée remplissait le silence de la maison. Craignant qu'elle n'alerte tout l'étage, Aude se précipita à sa porte sans rien ajouter. D'ailleurs, il ne lui venait rien à l'esprit qui eût pu expliquer sa situation de façon convaincante. Une fois soustraite aux jugements de la sœur de Nicolas, Aude se jeta sur son lit, pouffant de rire. Décidément, son excursion avait été riche en rebondissements. La perspective que sa future belle-mère apprenne son inconduite lui valut aussitôt de retrouver son sérieux. Nul doute qu'Élisabeth irait tout raconter à la comtesse de Razès et que celle-ci, fidèle à son habitude, ne manquerait pas de le rapporter à Oksana. La jeune femme se dit, pour s'encourager, qu'elle pourrait certainement compter sur l'indulgence de Marguerite qui, contrairement à sa fille, la traitait justement. Qui plus est, leur tête-à-tête nocturne la disculpait en partie d'un comportement blâmable, auquel sa future sœur ne manquerait pas de conclure.





TOME 1



TOME 2

Le jour du mariage d'Aude et de Nicolas, l'arrivée inattendue de Lutisse de Razès, la sœur de Xavier, bouleverse les festivités. La présence de cette femme énigmatique deviendra bientôt un sujet de discorde entre Xavier et Margot. Les mystérieuses lettres de sa mère fourniront à celle-ci un prétexte pour quitter l'Auvergne et entreprendre un voyage sur la piste de cette frondeuse qui fut la maîtresse du Grand Condé. De Paris à Chantilly, en passant par Mirmille, ce périple réservera bien des surprises à Margot.

Au château de Montcerf, Nicolas doit composer avec l'arrogance d'Henri-Jules de Bourbon, le fils de Condé lui-même. Xavier réussit à tempérer son fils, jusqu'à ce que la folie d'Henri-Jules lui fasse faire un geste irréparable. Dès lors, rien n'empêchera Nicolas de venger l'honneur de sa famille. Divisés par les épreuves, Margot et Xavier sauront-ils faire la paix ? Parviendront-ils à épargner la disgrâce royale à leur fils ?



*Jennifer Ahern est née en 1978, à Sainte-Julie. Après des études universitaires en sexologie, elle s'implique dans la défense de la condition des femmes tant au Québec qu'à l'étranger. Passionnée de littérature et d'histoire, elle entreprend d'écrire la série Noblesse déchirée à la suite d'un voyage en France. Le Clan des princes est le dernier volet.*

Autres titres de la trilogie *Noblesse déchirée* :

*Parfum de courtisane* (2008)

*Le Poison de la favorite* (2009)

ISBN 978-2-7648-0470-4



Groupe  
**Livre**  
Québecor Media

JENNIFER AHERN